

croise d'autres éclaireurs de la « juste » cause, celle d'une Bosnie multiethnique massacrée par la soldatesque serbe, au prétexte de la purification ethnique. Ironie de l'histoire, les nouveaux compagnons de Lévy, ce sont précisément ces cathos de gauche affrontés avec tant de dureté et de fureur au moment de *l'Idéologie française* (Marianne, à l'inverse, ne partagera quasiment aucune des analyses de Lévy sur la guerre en ex-Yougoslavie). Il va jusqu'à cosigner, dans *le Monde*, un texte avec Jacques Julliard. Et *Télérama*, à l'accoutumée si hostile, de saluer son film *Bosna*, de ce sobre commentaire: « Beau et tragique. » Une page était tournée.

**Un livre, en 2000, le *Siècle de Sartre*, paracheva ces retrouvailles. A quelques rares exceptions**

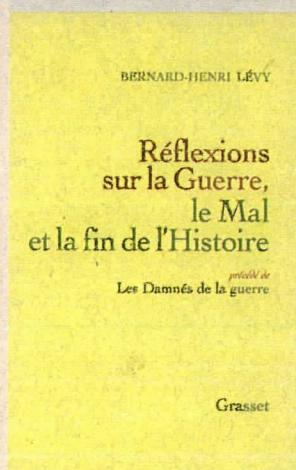
près (dont une exécution en règle dans *Marianne*), le *Sartre* de Lévy fut salué comme un livre important, redonnant du sens et de la complexité au cheminement de l'auteur des *Mots*. Nulle critique, cette fois, sur la méthode, la construction, l'écriture. Mais cette idée, pas fausse d'ailleurs, qu'à travers Sartre Lévy commençait à se déboutonner (un peu), à parler de lui (un peu), à laisser entrevoir (un peu) ses détours. L'un des aspects les plus novateurs de ce nouveau livre, *Réflexions sur la guerre, le mal et la fin de l'histoire*, c'est que Lévy poursuit l'effort, sans détour ni masque. « N'être surtout pas celui dont on vous assigne, ici, là, l'identité », précise-t-il, se revendiquant d'un surprenant « devoir d'infidélité ». Il observe « le chemin parcouru depuis trente ans, la maturité qui arrive ». Il décèle sa condition nouvelle dans les regards apaisés de ses détracteurs d'hier, et peut désormais revendiquer pour son propre compte le droit à un « jugement serein ». Après trois décennies de batailles ininterrompues, sans doute était-il temps.

**Pour comprendre Lévy, il faut, je crois, se référer à l'article consacré à Régis Debray** au moment de la guerre du Kosovo. Texte impitoyable. Texte de rupture. Affrontement radical de deux conceptions du monde. Mais, au-delà du combat, Lévy rédige aussi un magnifique portrait de Debray, qu'il serait utile de déchiffrer en songeant aussi à... Lévy: « Il a été [...] l'un de nos derniers vrais aventuriers; l'un des derniers, en tout cas, à tenter de relever le défi de la "grande vie". Celle qui se joue sur le double registre d'une œuvre exigeante et de l'action [...]. Sa part, comme chacun, d'incertitude, d'égarement. Mais du panache. De la noblesse [...]. Un assez beau spécimen, au total, de grand intellectuel – à l'ancienne – pensée, littérature et politique mêlées. » Voilà, tout est dit, à la manière d'un autoportrait ■ **M.S.**

\* *Réflexions sur la guerre, le mal et la fin de l'histoire*, précédé des *Damnés de la guerre*, de Bernard-Henri Lévy, Grasset, 407 p., 118 F (17,99 €).

# LE LIVRE DES ÉPAVES

Avec ces *Réflexions*, BHL s'en va fouailler dans notre amnésie, rendre honneur et vie aux peuples des conflits oubliés. Il clame sa haine de la guerre et de son esthétisme viril. Un ouvrage qui pointe ce « temps de l'enfer ».



« Ce que je vais faire dans cette galère ? Attirer l'attention du monde sur les détresses dont personne ne parle jamais. »

Ce fut, au printemps dernier, un bijou de grand reportage publié dans *le Monde*, salué et commenté. En réalité, c'était la traduction, chez Bernard-Henri Lévy, d'une volonté vibrante et acharnée : s'en aller fouailler dans notre amnésie, rendre honneur et vie – un peu – à ces peuples sacrifiés des guerres oubliées, ignorées – Burundi, Colombie, Sri Lanka, Soudan, Angola. Des noms devenus communs, des endroits refoulés ne signifiant plus rien pour nous depuis si longtemps. Lévy y était donc allé. Pour raconter. Témoigner. Faire son métier, écrivain-reporter, reporter-écrivain, qu'importe l'ordre, la préséance.

**Il y était allé, il en était revenu. Pas dupe, d'ailleurs :**

« Ce que je vais faire dans cette galère ? Attirer l'attention du monde sur les détresses dont personne ne parle jamais. Toutes ces raisons vertueuses que les intellectuels se donnent de faire ce qu'ils font, et qui, dans mon cas comme dans celui de mes aînés ou de mes pairs, ont bien évidemment leur part de vérité. Le reste des vraies raisons ? L'aventure, le goût de l'aventure, de l'expérimentation de soi, de vivre autrement qu'on croyait devoir vivre, l'amour des identités diverses. » Nous, lecteurs, nous serions volontiers contents de ces cinq joyaux extirpés du journalisme. Mais sans aucun doute Lévy savait-il à l'avance qu'il irait plus loin, qu'il inventerait un nouveau genre, qu'il construirait un livre improbable, un « texte d'après les textes »\*, 56 notes de longueur variable, aux contenus éclatés. Indiquons-le sans plus de manière : l'achèvement est somptueux, au plan autant littéraire que conceptuel. Lire et relire, notamment, ces pages à la fois limpides et tourmentées, sur l'esthétique de la guerre. C'est avec force et détestation même que Lévy dénonce le lamento esthétisant de Montherlant, la féerie de la guerre selon Cocteau ou le trop fameux « Dieu que la guerre est jolie » d'Apollinaire. Rien de commun avec ses expériences multiples sur bien des

Bernard-Henri-Lévy  
en décembre 1993 à Sarajevo.



«fronts» depuis trois décennies, «une ruine froide, sans recours, où le soleil ne brille que comme un astre mort», avec «ces vivants presque aussi morts que les morts», avec cet «ultime outrage de s'entendre dire que c'est la très grande souffrance qui permet les très belles rédemptions».

**Et pourtant comment se contenter, dans le même mouvement, de «partir des ruines** et de s'y tenir», de ne pas constater aussi que la guerre peut être indispensable, libératrice, que cette réflexion-là, aujourd'hui, en Afghanistan et ailleurs, s'incruste au cœur de nos préoccupations? Remarque de l'auteur, trace instantanée de la construction d'un dessein complexe: «Il y a toute cette autre pensée de la guerre, non pas virile, exaltante, source de grandeur ou d'accomplissement de soi, mais tout simplement nécessaire car l'alternative, ce ne serait pas la paix, mais l'enfer.»

Réfléchir donc sur cet étrange concept presque effrayant de «guerre juste», celle qui laisse une place à «la grandeur», en gros la guerre «antifasciste». Pas dupe Lévy, pour autant: «Il sonne bizarre, ce mot de "grandeur", au cœur de tous les projets totalitaires.» Alors, l'auteur insiste: horreur ou dignité de la guerre? Les deux, indissolublement entremêlés, jusqu'à l'effroi, la nausée.

Lire et relire ces annotations sur les mots de la guerre qui traduisent la vraie force de l'écrivain: pointer là où il faut, à l'endroit précis qui nous permet de gagner en intelligence. Qu'exiger d'autre d'un «bon» livre? Lévy: «Marre, chaque fois qu'il est question de guerre, d'entendre parler de courage, d'héroïsme, de dépassement de soi à travers l'action miliaire, de fraternité des

«Marre, chaque fois qu'il est question de guerre, d'entendre parler de courage, d'héroïsme, de dépassement de soi [...]. Marre de ce lexique de boy-scout. Mon lexique? Mes mots? Attente. Soumission. Peur. Suicide. Absurde. Animalité.»

combattants, de force d'âme, d'honneur. Marre de ce lexique de boy-scout. Mon lexique? Mes mots? Attente. Soumission. Peur. Suicide. Absurde. Animalité.» Ah, la détestation de Lévy pour Drieu, son mépris pour les tenants de la guerre esthétique, «ce grand carrousel homosexuel et phallique».

**Inutile de préciser, cela va de soi, que ces Réflexions sur la guerre, le mal et la fin de l'histoire** ont été conçues et composées avant les attentats du 11 septembre. Pourtant. Dans cette «nuit des non-sujets», dans cette «ère de l'épave», dans ce «temps de l'enfer», s'intéressant au plus près et presque au corps à corps à ces «hommes en trop», Lévy s'en retourne sans cesse vers ses maîtres, Levinas, Nietzsche et Benjamin, «la triade sacrée de ce livre», et parvient à dégager le théorème du kamikaze, «cette preuve par le martyr, cette idée que c'est dans le sang que gît la vérité d'un monde ou d'un combat». La boucle serait alors refermée? Que non pas, trop simple, trop parfait, trop crime philosophique parfait. Lévy: «Ce fut aussi, précisément, le principe qui guida à la fin les meilleurs des contemporains, les résistants... Il y avait pire que la guerre, pire que la mort et ce pire, c'était l'hitlérisme. Bref, le pire et le meilleur.»

Ces quelques remarques et reprises induiront une vision tronquée, simplifiée d'un livre à entrées et sorties multiples, d'un livre où la complexité (de la pensée et de l'histoire) est érigée en principe, d'un livre où l'auteur n'hésite pas à clamer haut et fort que «l'anti-intellectualisme [lui] répugne».

Il est bon que ce soit pointé et écrit ■ M.S.